

âme, m'amena un jour à ce lac en me disant de ne pas être effrayé de ce que j'allais entendre. Tout le long du jour je me creusai la tête à vouloir m'expliquer ce qu'avait bien voulu dire mon père. J'en étais venu à croire que le cher vieux avait voulu me faire peur, car il n'aimait pas à me voir courir les bois. Après une abondante journée de pêche, j'étais à préparer le poisson avec un peu de sel dans le cussot, quand tout à coup, de l'autre côté du lac, j'entends des plaintes et des gémissements

— Eh bien ! garçon, que dis tu de ça ? me dit mon père en se signant.

— Pas amusant du tout, que je répondis d'un ton peu rassuré.

— Puis on entendit le cri que pousse un sauvage à la poursuite d'un caribou. Je demandai au vieux l'explication de tout ce vacarme, et voici ce qu'il me dit : "On croit qu'un sauvage a été tué ou est mort en cet endroit et qu'il demande des prières pour le repos de son âme, ce qui laisserait supposer qu'il est dans le droit chemin, mais qu'il a bien des fredaines à expier avant d'atteindre la porte du Paradis." Je me rends tous les ans à ce lac et j'entends toujours les mêmes cris et les mêmes plaintes que j'entendis pour la première fois il y a au delà de trente ans."

Nous voulûmes lui faire admettre que c'était les cris des hiboux qui, la nuit, venaient tournoyer au dessus de leur feu. "Je connais ce cri-là et ce n'en était pas, nous répondit Jos."

Lachance, qui a visité ce lac et à qui j'en ai parlé, jure ses grands dieux que la chose est vraie et que lui aussi a entendu les mêmes cris.

En racontant, nos chevaux font du chemin ; nous passons le petit lac à l'Epaule, ayant laissé à quinze arpents dans les bois le lac des Foins, célèbres par ses grosses truites.

CHS EUS.

(La fin au prochain numéro)

## CONTRE LE BEAU SEXE

Les femmes sont plus mauvaises que les hommes ! déclare solennellement un écrivain anglo-saxon, Mme Mayo, dans le *Leisure Hour*, et elle entreprend de le prouver.

La femme règne dans la famille et dans la société, et, comme tous les souverains, elle est l'objet d'hommages intéressés ; l'homme flatte ses mauvais penchants, encourage ses faiblesses, excite ses passions et la pervertit pour mieux l'exploiter. Mme Mayo s'est donné la mission d'éclairer la femme en lui disant carrément ses vérités. Personne ne l'accusera d'avoir mis des gants couleur de rose avant de tremper sa plume dans l'encrier.

Il est même permis de se demander si l'austère moraliste, pour des causes que nous ne chercherons pas à pénétrer, n'avait pas une goutte de fiel au bout de sa plume, quand elle a tracé ce réquisitoire, qui doit faire bondir dans sa tombe l'auteur du *Mérite des Femmes*. Mais il faut reconnaître que les reproches de Mme Mayo ont un accent de sincérité et de conviction qui manque souvent aux madrigaux.

Les femmes, assure Mme Mayo, se font illusion sur leur perversité en usant d'euphémismes pour désigner leurs vices.

Dans leur vocabulaire, la perfidie s'appelle du tact, le mensonge prend un petit air de vertu quand on lui accole l'épithète de pieux ou qu'on l'abrite sous le manteau de la politesse ; l'ivrognerie devient la nécessité d'user de stimulants ; l'égoïsme et l'effronterie ne sont plus que de l'étourderie. Enfin les femmes entre elles n'ont pas la plus vague notion de ce que les hommes appellent l'"honneur". En ce qui concerne les relations féminines, ce mot est vide de sens. Qui n'a pas eu l'occasion d'assister à la scène de Célimène et d'Arsinoé jouée au naturel par les plus aimables femmes de tous les mondes ?

CÉLIMÈNE

Elle est impertinente au suprême degré, Et...

(Entre Arsinoé)

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène, Madame ! Sans mentir, j'étais de vous en peine.

Mme Mayo a très bonne opinion du sexe fort. "J'ai entendu, dit-elle, des hommes dire du mal les uns des autres, mais ces hommes ne se jettent pas au cou de la personne qu'ils viennent de déchirer à belles dents, en lui prodiguant avec effusion des marques d'amitié. L'homme qui agirait de la sorte serait aussitôt mis à l'index par ses camarades. Cependant les hommes ne font que rire de toutes ces petites perfidies féminines ! Dernièrement un journal mondain disait comme la chose la plus simple du monde qu'on permettait aux femmes de dire et de faire des choses qu'on ne tolérerait jamais chez un homme et pour lesquelles la société frapperait un homme d'ostracisme. En un mot la vertu qui manque le plus aux femmes, c'est la sincérité."

Madame Mayo trouve également que les femmes sont beaucoup plus féroces dans leurs rancunes que les hommes.

"On verra des femmes se donner une peine infinie simplement pour décocher un trait à une autre femme ou pour la froisser dans son amour-propre, et cela sans offense reçue, sans même le prétexte d'une vengeance."

Madame Mayo reconnaît cependant que les hommes peuvent être aussi fiers de leurs richesses et de leur position sociale que les femmes, seulement ils se contentent d'ignorer leurs inférieurs, tandis que les femmes prennent un malin plaisir à faire sentir leur supériorité et jouissent de l'humiliation d'autrui.

Ce n'est pas tout, les femmes ne voient qu'elles en ce monde, et Mme Mayo souscrit à cette remarque sarcastique du grand critique John Ruskin : "J'ai rarement rencontré une femme qui eût l'air de se douter qu'il existe dans ce monde quel qu'un ou quelque chose en dehors d'elle et de ses enfants". Les hommes ne sont pas exempts d'égoïsme, madame Mayo en convient, mais ils ne l'étalent pas avec la même désinvolture que les femmes. Les moyens dont ils se servent pour se frayer un chemin sont moins mesquins, ils apporteront moins d'apreté dans la compétition et ne montrent pas une indifférence aussi superbe pour les droits des autres.

Nous n'avons garde de souscrire au réquisitoire de Mme Mayo, mais puisqu'elle est en train de faire à son sexe des compliments à rebrousse-poil, pourquoi, parmi les exemples qu'elle donne du dédain des femmes pour le bien-être des autres, n'a-t-elle pas cité leur déplorable manie d'aller au théâtre coiffées de chapeaux qui, selon l'expression du poète, "font l'ombre autour d'eux" et où un aigle pourrait facilement abriter sa couvée ?

## UN BAL EN AFRIQUE

NOTES DU CAPITAINE TRIVIER

L'explorateur français de l'Afrique équatoriale, le capitaine Trivier, a publié dernièrement le récit de son périlleux voyage parmi les tribus sauvages de l'Ogoué et du Congo. Nous en extrayons les lignes suivantes dans l'intérêt de nos lecteurs :

A notre passage à Assantee (haut Ogoué), dit Trivier, il y avait sur la rive bakalaise une grande affluence de noirs accourus pour nous rendre hommage.

En l'honneur de notre venue, un tam-tam fut dédicé pour le soir.

Les nègres sont fous d'alougou (eau-de-vie de traite), mais ils ne le sont pas moins de danse. Le roulement du tam tam et le rythme nasillard des chanteurs ont la faculté d'exercer sur leur organisme un effet tout particulier. Ces bals en plein air ne demandent d'ailleurs aucun préparatif.

Dès qu'un tam tam a été résolu, la nouvelle s'en répand bien vite aux alentours, et des villages voisins, les hommes, les femmes, les enfants se rendent tous pour prendre leur part du divertissement national.

Sur la terre nue et à la lueur rougeâtre des torches de résine, ils étaient au moins cinquante, se trémoussant, marquant le pas sur place, attendant qu'un des danseurs eût jeté le mouchoir à l'un d'eux,

ce qui est considéré comme une invitation à la danse.

Pendant que le ménétrier du village s'escrimait à tour de bras sur le tam-tam et qu'un gamin frappait alternativement sur des bassins en cuivre de sons différents, la foule hurlant, trépignait, dansait, en mêlant au bruit barbare du tambour indigène les éclats d'une voix éraillée par l'ivresse.

La scène était véritablement infernale.

Par une belle pleine lune, au milieu des épaisses volutes de fumée qui se dégageaient des torches fichées en terre, et les grands arbres de la forêt profilant leur longue silhouette jusque parmi nous, il fallait voir ces faces ruisselantes de sueur, répétant en chœur un refrain sauvage et ne s'arrêtant de chanter ou de danser que pour aller boire un grand verre de gin, rafraichissement obligé de tous les bals chez les indigènes. Car il n'y a de danses qu'autant qu'il y a de l'alougou, de sorte qu'il est difficile de savoir exactement si l'Africain aime la danse pour elle-même ou bien parce qu'elle amène à sa suite le genièvre ou les alcools.

Tout naturellement, ce sont les blancs qui paient les frais de la danse.

Les femmes ne cédaient en rien aux hommes soit pour la danse, soit pour l'eau-de-vie, soit pour la pipe, car tous fumaient à qui mieux mieux.

Comme elle était poétique alors, cette négresse au regard allumé qui, chaque fois qu'elle passait près de nous, laissait après elle une repoussante odeur de rance, de tabac et de sueur ! Comme elle était belle dans ses gambades de quadrumane, laissant sortir d'un pagne filoché aux buissons du sentier une grosse patte toute nue et toute maculée de boue !

Après une heure de ce spectacle, nous en avions assez.

En nous rendant au tam-tam, notre objectif avait été de voir l'Africain dans tout son beau. Nous l'avions vu et nous étions édifiés.

Pendant six heures, ce tapage infernal continuait sans cesser une minute ; pendant six heures, les chants, les danses et les verres d'alougou n'eurent aucune interruption. Enfin, vers quatre heures du matin, les danses cessèrent peu à peu, le tam-tam se tut et nous pûmes prendre un peu de repos.

Une heure plus tard, une musique d'un autre genre, celle-ci douce, suave, harmonieuse, se faisait entendre. Le jour commençait et la gent ailée saluait son retour par ses gazouillements joyeux. Tout d'abord, ce fut comme un frémissement sous la branchée. Les ailes se détendaient, les pattes s'étiraient, les feuilles bruissaient. Puis l'harmonie commença, timide au début, plus rassurée peu après. Aux savantes roulades foliotocoles se mêlaient les sifflets stridents du merle métallique, aux roucoulements amoureux du pigeon vert répondait le jacassement moqueur des gros perroquets gris à queue rouge, puis tous se mirent de la partie et le concert commença. Il ne dura pas longtemps, car il n'y a pas d'aurore, mais il fut complet.

Et, pendant ce réveil de la nature, le hideux vampire, plus scientifiquement connu sous le nom d'oreillard, regagnait sa branche favorite à laquelle il allait rester accroché pendant le jour par l'ongle qui lui sert de main. Se balançant dans le vide ou restant immobile, suivant qu'il vente ou qu'il fait calme, il demeure ainsi jusqu'à ce que l'humidité du soir l'ait réveillé de son sommeil de douze heures. Il s'élançait alors bruyamment et va faire jusqu'au jour une guerre acharnée aux nombreux diptères dont il compose sa nourriture.

Le concert des oiseaux arrivant après celui des Africains fit naître en moi une foule de réflexions parmi lesquelles, étant donnés des bêtes et des hommes, ces derniers n'avaient pas le plus beau rôle.

E. TRIVIER.

Le comble de l'honnêteté :

Refuser de voler... au secours d'une belle-mère en péril.

Entre officiers :

— Le général m'a assuré que je serais promu capitaine cette année.

— Il ne faut pas fort t'y fier.